

8 (2025)

2

Congrès de fondation de l'AIGF
(Association Internationale de Géographie Francophone)

*La géographie francophone au défi
du monde contemporain*

Vol. 2

Dirigé par

Paolo Molinari et Luc Gwiazdzinski

EDITORIAL

La géographie francophone au défi du monde contemporain. 9
Deuxième partie
Paolo Molinari - Luc Gwiazdzinski

ACTES DU CONGRÈS DE FONDATION DE L'AIGF
RABAT, 13-15 JUIN 2023

La grande traversée: de l'émigration sénégalaise à l'ancrage brésilien. 19
Géographie politique d'une route transatlantique et analyse
socio-économique d'une insertion urbaine
Camila De Conto Sena

Le paysage mimétique: une phase désormais dépassée du capitalisme 37
chinois?
Dino Gavinelli - Marcello Tanca

De la place publique à la station de service. Genre, milieu social et 55
pratiques spatiales: quelles articulations dans l'espace public au Maroc?
Soukaina Mekerini

OTHER CONTRIBUTIONS

| | |
|---|-----|
| Le mobilità e la salute a Genova. Una prima analisi a partire dagli impatti delle dinamiche migratorie <i>Giampietro Mazza - Elvira Massaro</i> | 87 |
| Measuring Imbalance: A Municipal Index of Urban Waste Management in the Metropolitan Area of Naples <i>Pasquale Pennacchio</i> | 103 |
| Il potenziale educativo e didattico del bosco, del castagneto e dell'uliveto nell'educazione al territorio: un progetto nell'entroterra savonese <i>Irene Scrivano</i> | 123 |
| Modes of Regionalization, Administrative Divisions, and Subjective Geographies: A Parallelism between Italy and Sweden <i>Carlo Giunchi - Giovanni Baiocchetti</i> | 145 |

De la place publique à la station de service

Genre, milieu social et pratiques spatiales:
quelles articulations dans l'espace public au Maroc?

Soukaina Mekrini

École Nationale d'Architecture d'Agadir (Maroc)

Faculté des Langues, Arts et Sciences Humaines,
Espaces, Sociétés, Environnement, Aménagement et Développement
(ESEAD), Ait Melloul (Maroc)

DOI: <https://doi.org/10.7358/gn-2025-002-meks>

ABSTRACT

From the Public Square to the Gas Station. Gender, Social Milieu, and Spatial Practices: What Articulations in Public Space in Morocco?

Where do women go out in Béni Mellal? This paper examines women's practices in Béni Mellal (Morocco) by exploring their use of public spaces, focusing on two contrasting examples: a public square in the city center and a gas station transformed into a leisure complex in the suburbs. Socioeconomic differences among women are clearly reflected in their choice of spaces. The public square primarily attracts women from modest backgrounds, offering them a familiar and reassuring neighborhood environment, while the gas station draws women from more affluent backgrounds, providing a space aligned with their social status and lifestyle.

Keywords: women; public spaces; public square; gas station; social space.

Mots clés: femmes; espaces publics; place publique; station-service; milieu social.

1. INTRODUCTION

Où sort-on en tant que femme à Béni Mellal? Au-delà de la traditionnelle répartition des espaces entre hommes et femmes – “les espaces ont un sexe, et pour chacun des sexes, un âge” affirmait Françoise Navez-Bouchanine

en 1992. Lorsque vient le temps de comparer la quotidienneté et les pratiques spatiales des femmes entre elles, des écarts et des ressemblances ressortent de l'analyse des récits individuels et des parcours quotidiens. En géographie, et plus particulièrement en géographie féministe (Katz 2001, 2004; Garcia-Ramon 2012), les chercheurs ont montré que les rapports de genre influencent fortement les pratiques spatiales.

Cependant, les différences et les variations dans les pratiques des femmes enrichissent le débat et invitent à reconsidérer les analyses et les explications univoques et universelles de ce que le genre fait à l'espace, et inversement.

S'inspirant du champ riche des recherches ayant étudié les intersections¹ et les articulations entre l'âge, la classe sociale, l'origine mais aussi la dimension temporelle des pratiques quotidiennes et des rythmes de vie, nous proposons, ici, d'étoffer la compréhension contextuelle des choix et des pratiques spatiales des femmes à Béni Mellal en nous demandant de manière rhétorique: existe-t-il des "classes de femmes"? Partant du postulat selon lequel toutes les femmes n'ont pas les mêmes pratiques et la même expérience urbaine, quels sont donc les paramètres qui influencent leurs choix?

Essayer de répondre à ces questionnements ne se limite nullement à présenter une accumulation de ces paramètres et à montrer comment chacun conditionne l'expérience urbaine des femmes. Il s'agit, plutôt, d'interroger le croisement entre âge, appartenance à différents milieux sociaux² et temporalités quotidiennes, et la façon dont ce croisement affecte les pratiques et les appropriations des espaces publics chez les femmes ainsi que les perceptions qu'elles s'en font.

Ainsi, dans cette contribution, proposons-nous une relecture du statique et du variable dans ce rapport femmes-espaces en m'appuyant sur

¹ Le concept d'intersectionnalité a été développé par la juriste Kimberlé Crenshaw (1989) dans le cadre du "Black Feminism". Il vise à saisir l'articulation et l'imbrication de multiples rapports de pouvoir et à décrire des formes combinées de domination qui ne peuvent être comprises par l'analyse d'un seul facteur social isolé, comme le genre ou la race. Dans le cadre de cet article, l'intersectionnalité permet de comprendre comment le genre, l'âge, la classe sociale, l'origine et d'autres facteurs s'entrelacent pour influencer les pratiques, perceptions et appropriations des espaces publics par les femmes à Béni Mellal. Elle fournit ainsi un cadre théorique pour analyser la pluralité des expériences urbaines et les variations dans les comportements et les choix spatiaux selon les différentes positions sociales.

² Notamment à travers le quartier d'habitation, les moyens financiers, le niveau d'instruction, etc.

le cas de Béni Mellal, ville intermédiaire du Haut Atlas central caractérisée par une société de face-à-face et d'interconnaissance, et en partant des questions suivantes: Quels sont les espaces publics fréquentés et non fréquentés par les femmes à Béni Mellal? Quels sont les paramètres qui influencent ces choix? Comment les femmes perçoivent-elles ces espaces? Quels sont les éléments qui participent à la création de ces perceptions? Finalement, quel est le rôle joué par l'aménagement des espaces publics dans la cumulation, l'accentuation ou l'annulation des rapports entre genre, âge, appartenance sociale et rythmes de vie? Ainsi que dans leur croisement?

Par cette dernière question, la focale est mise sur le rôle de l'aménagement et de la matérialité des espaces publics. L'étude de l'agencement et de l'enveloppe matérielle des lieux est particulièrement féconde pour mieux comprendre les choix, les fréquentations et les pratiques spatiales. Henri Lefebvre n'écrivait-il pas: "il y a double message, celui des mots, celui des objets" (2004, 12-13). Ici, l'objet se prête particulièrement à l'observation: la configuration matérielle des espaces publics expose à la vue les traces d'usage, d'appropriations, la qualité de l'aménagement, l'accessibilité, les ambiances, etc.

Plusieurs recherches et travaux de terrain ont déjà montré combien les femmes étaient attentives et sensibles aux ambiances, aux aménagements et aux aspects sécuritaires des espaces (Coutras 2003; Lieber 2008; Di Méo 2011; Raibaud 2015; Le Bigot 2022). Cette sensibilité est traduite, selon Di Méo par exemple, par la création de *continuums* (espaces continus et sécurisés) et de *vacuums* (zones évitées ou délaissées) dans la trame des espaces fréquentés quotidiennement: "cette idéologie valorise les espaces à la fois beaux [...] calmes, propres, aérés et dégagés, piétonniers, aisément accessibles, exempts d'une affluence excessive, mais néanmoins animés, fluides, paisibles et rassurants, dépourvus de toute ambiance agressive, ouverts et dotés de verdure, d'arbres et de fleurs" (Di Méo 2011, 233).

2. LE CHOIX DE DEUX ESPACES PUBLICS

Dans le cadre de cet article, notre choix s'est porté sur deux espaces publics: une place publique du centre-ville, la place de la Marche Verte et une station de service convertie en complexe de loisirs, l'Espace Familial l'Aéroport, un espace privé ouvert au public situé en périphérie de la ville.

Le choix de ces deux espaces publics émane des réalités du terrain. La ville de Béni Mellal possède une trame d'espaces publics, produits en tant que tels, relativement réduite. Hormis le jardin de l'Ain Asserdoune, véritable poumon vert et patrimoine naturel non à l'abri de l'urbanisation anarchique, la place de la Marche verte figure comme un autre lieu marquant de par sa situation en tant que place-carrefour, située en plein centre-ville, reliant le noyau ancien de la ville à son quartier administratif construit sous Protectorat.

Quant aux stations de service, à Béni Mellal, elles ne constituent pas uniquement des lieux de passage; ce sont des projets d'investissement privés ouverts au public grâce à la prépondérance de la composante des loisirs dans leur programme architectural: café, restaurant, terrains multisports, piscines, aires de jeux pour enfants, etc. sont accessibles à bout d'accélérateur. Les stations de service attirent de plus en plus les femmes qui disposent d'une voiture, ce qui en fait des lieux éminemment ségrégatifs.

Ainsi, en affinant les questions de départ, nous pouvons nous demander: Comment les femmes perçoivent-elles la place de la Marche verte? Quelles pratiques spatiales trouve-t-on au sein de cette dernière? Est-elle considérée comme un *continuum* (espaces continus et sécurisés) ou comme un *vacuum* (zone évitée et délaissée)?

Quant aux stations de service, à quelle cadence les femmes fréquentent-elles la station choisie et comment gèrent-elles la distance qui les séparent de cet espace périphérique? Comment le rapport du genre, de l'appartenance à des milieux sociaux différents et leur entrecroisement influencent-ils les fréquentations et les pratiques spatiales relevées? Et, finalement, l'aménagement de l'espace joue-t-il un rôle dans ce rapport aux lieux?

3. UNE MÉTHODE QUALITATIVE COMPRÉHENSIVE ET UNE CARTOGRAPHIE DES PRATIQUES

Les résultats présentés dans cet article proviennent d'un travail de terrain qui s'est déroulé sur trois années (2017-2019) dans le cadre d'une thèse de doctorat en urbanisme et aménagement (Mekrini 2022). Lors de cette recherche, nous avons adopté la méthode qualitative compréhensive, telle que définie dans les approches interprétatives et constructivistes (Paillé et Mucchielli 2012). Cette méthode nous a permis de prendre en compte les vécus, les perceptions et les pratiques des enquêtées dans toute leur

complexité, en considérant chaque récit comme porteur de significations singulières et contextuelles.

Elle offre ainsi un outil adapté pour étudier la diversité des expériences des femmes de l'espace urbain et pour analyser les intersections entre genre, âge, origine, statut social et rythmes des pratiques quotidiennes.

Le choix des 103 femmes interrogées a été effectué selon plusieurs critères: la répartition géographique: le quartier de résidence de manière à couvrir la majorité des quartiers de la ville, l'âge, le niveau d'instruction, l'activité professionnelle, l'origine sociale et géographique, etc. Cette sélection a permis de garantir la diversité des profils et d'appréhender la variété des pratiques et des perceptions urbaines.

Les enquêtes *in situ* ont combiné plusieurs techniques complémentaires: entretiens semi-directifs, observation flottante et observation sur site avec une grille d'observation. Ces méthodes ont permis de documenter les perceptions, les représentations, les comportements, les attitudes et les interactions sociales des femmes dans les espaces publics choisis. Une attention particulière a été portée à la matérialité des lieux, en analysant l'agencement, les aménagements, l'accessibilité et les ambiances des espaces publics objet d'étude. Ainsi, des analyses urbanistiques et architecturales ont été effectuées avant le début des enquêtes de terrain. De plus, les cartes ont été incluses dans la méthodologie de ce travail dès le départ car elles permettent de rendre visibles et de spatialiser les fréquentations, les flux, les comportements individuels ou partagés observés. Ces cartes offrent, en outre, une lecture ou un diagnostic genré des pratiques spatiales ainsi qu'elles aident grandement dans la représentation des rythmes des usages, bien qu'elles ne puissent restituer qu'un instantané dans le temps long des pratiques.

Ainsi, la combinaison de la méthode qualitative compréhensive et de la cartographie constitue un outil analytique et interprétatif permettant de saisir la complexité des pratiques spatiales des femmes dans les espaces publics choisis et la manière dont ces pratiques se construisent à l'intersection du genre, de l'âge, de la classe sociale et du temps.

4. GENRE ET AUTRES RAPPORTS DANS LA PRATIQUES DES ESPACES PUBLICS. UN INTÉRÊT HEURISTIQUE

Discuter du genre et des espaces publics est une thématique régulièrement redécouverte, bien que le concept de genre remonte loin en arrière

avec ses racines étasuniennes. Mais avant d'aborder la relation entre espace public et genre, il est primordial d'en préciser les portées théoriques. L'espace public peut être défini comme suit: "[...] we define public spaces as places of interrelation, social encounter and exchange, where a great diversity of people can go for a wide variety of activities"³. L'espace public est non seulement le réceptacle d'interactions et d'interrelations sociales diverses, mais il rend surtout visible les divers rapports qui les influencent.

Dans le cadre de l'exploration du rapport des femmes à l'espace public, la question que nous posons est la suivante: Derrière sa supposée neutralité, l'espace public est-il finalement genré? Existe-t-il des espaces publics particulièrement appréciés par les femmes? Et pour quelles raisons?

Pour éclairer cette interrogation, l'approche de Cindi Katz (2001; 2004) se révèle particulièrement pertinente. Elle propose de considérer l'espace comme une topographie des rapports sociaux⁴, où les pratiques quotidiennes des femmes révèlent les relations de pouvoir et les inégalités qui structurent l'espace urbain. Selon Katz, l'analyse des parcours, des usages et des appropriations permet de saisir comment les espaces publics sont produits et vécus différemment selon l'âge, la classe, le genre et d'autres facteurs sociaux, et comment ces différences se manifestent concrètement dans les lieux. Cette perspective souligne que l'espace public n'est jamais neutre: il est construit et transformé par les interactions sociales qui s'y déroulent. Ces interactions conditionnent les perceptions et les pratiques des femmes.

Cette idée d'une construction sociale et différenciée de l'espace public trouve un écho concret dans l'étude de Guy Di Méo (2011) sur les pratiques spatiales des femmes à Bordeaux. Il montre que les enquêtées utilisent des couples de mots opposés pour qualifier certains coins de la

³ “[...] nous définissons les espaces publics comme des lieux d’interrelation, de rencontre et d’échange sociaux, où une grande diversité de personnes peut se rendre pour participer à une grande variété d’activités” (Garcia-Ramon, Ortiz, and Prats 2004, 221; traduction de l’auteur).

⁴ La notion de “topographie des rapports sociaux” chez Cindi Katz (2001; 2004) désigne l’idée que l’espace urbain n’est pas neutre, mais façonné par les pratiques quotidiennes et les relations sociales. Les usages des lieux, les parcours et les appropriations révèlent ainsi les inégalités et rapports de pouvoir présents dans la société. Cette approche permet d’analyser l’espace “de bas en haut” (bottom-up), en se concentrant sur les expériences concrètes des individus et sur la manière dont celles-ci produisent et transforment l’environnement urbain.

ville: beau/laid, sale/propre, aéré/fermé, etc. Ces qualificatifs servent de justification pour l'appréciation ou le rejet de ces espaces: "C'est toujours par les entrées privilégiées du laid et du sale, voire du sombre et du triste, mais aussi de l'absence d'attrait et d'intérêt, voire de l'aveu de leur méconnaissance des lieux qu'elles [les femmes interrogées] argumentent leur rejet de ces quartiers" (Di Méo 2011, 289).

L'auteur explique, en outre, que ce rejet constaté chez les femmes interrogées résulte d'une appréhension de l'altérité: "soit un certain rejet de l'altérité, celle des autres, de ceux que l'on ne veut ni voir, ni reconnaître. Soit un effet de dépendance (sinon de domination) des femmes par rapport à des contextes sociaux et culturels qu'elles subissent [...] n'est-ce pas, d'une certaine façon, une manière d'ignorer l'autre, différent, gênant, supposé dangereux par nature et, du coup, culpabilisant?" (2011, 267).

En complément, les travaux d'Eugénie Le Bigot (2022) montrent que cette évaluation des espaces n'est pas uniquement esthétique ou subjective: les femmes ressentent du confort ou de l'inconfort selon l'association de plusieurs facteurs, tels que la présence humaine perçue comme rassurante, la mixité fonctionnelle, l'aménagement, l'ambiance et le cadre urbain, mais aussi un vécu ou un antécédent marquant. Ces facteurs influencent non seulement les représentations des espaces publics chez les femmes enquêtées, mais également les temporalités de leurs pratiques spatiales, ainsi que leurs attitudes et langages corporels lorsqu'elles se déplacent.

Ces constats ne sont pas limités à ces contextes. Au Maghreb et au Maroc, plusieurs recherches montrent que les femmes privilégient certains espaces publics, en particulier ceux situés en centre-ville des grandes-ville et des métropoles (Dris 2004; Monqid 2006).

Ces espaces se caractérisent par l'effervescence des activités commerciales et des services qui s'y trouvent. L'affluence induit des sociabilités et des interactions entre individus, et non entre personnes, entre des étrangers qui se côtoient, se partagent un banc public, se croisent ou se cèdent le passage. L'anonymat dans ce contexte culturel précis, pousse les femmes à définir des échelles d'espaces publics où elles peuvent se sentir à l'aise, adapter leurs comportements, se voiler ou se dévoiler selon le degré d'éloignement de l'environnement familial et familier. Dans ce sens, l'urbanité et les espaces publics du centre-ville apparaissent comme des espaces libérateurs, offrant aux femmes la possibilité de se mouvoir et d'interagir éloignée du regard de la famille ou du voisinage, tout en négociant les normes sociales et les contraintes culturelles. Ces espaces deviennent ainsi des lieux de sociabilité et d'expérimentation de l'autonomie, où se

manifestent à la fois la créativité dans les pratiques quotidiennes et la capacité des femmes à s'approprier la ville selon leurs besoins et leurs motivations personnelles. Comme nous le verrons dans la suite de cet article, cette expérience de l'urbanité centrale peut, cependant, être vécue différemment dans les villes intermédiaires et moyennes, où l'anonymat et les interactions sociales suivent d'autres logiques.

Ces dynamiques de différenciation et de négociation dans l'espace public ne se limitent pas au Maghreb. Nous les retrouvons également dans d'autres contextes urbains marqués par des normes culturelles et sociales strictes. En Arabie Saoudite, et plus précisément à Riyadh, Amélie Le Renard (2011, 169) a montré que les modalités d'accès aux espaces publics diffèrent grandement parmi les femmes selon leur classe et leur nationalité: "toutes les Saoudiennes ne s'approprient pas de la même manière ces espaces publics urbains où la mise en scène d'une féminité consumériste est devenue une norme. Certaines se sentent relativement exclues du fait de l'impossibilité de s'y conformer, alors que d'autres jouent à faire illusion sur leur origine sociale".

Ces résultats nous poussent à nous demander si, finalement, le genre n'est qu'un paramètre parmi tant d'autres influençant les pratiques, les perceptions et les choix des femmes. L'esthétique, le beau et l'attractif participent à une construction sociale changeante selon les individus, les époques, les cultures et les contextes sociaux. Ainsi, il convient de dépasser l'explication par le genre pour considérer d'autres facteurs tels que l'âge, l'origine des femmes, leur appartenance à différents milieux sociaux, leurs motivations personnelles ou encore l'*habitus* au sens bourdieusien.

Selon Beebeejaun (2017, 323), le genre est un concept mouvant et complexe, que l'on peut observer à différentes échelles. Sa visibilité dans les espaces publics est étroitement liée aux expériences individuelles. De même, Di Méo affirme: "oui, le genre [...] s'avère un facteur explicatif important du rapport spatial des femmes à la ville. Mais le genre [...] n'explique pas tout [...] parmi ces autres variables [...] l'âge, les capitaux sociaux, économiques et culturels, spatiaux également au sens des itinéraires concrets de résidence et de vie rendent compte de la pluralité de ces territoires et ces territorialités" (2011, 13-21).

Les espaces publics apparaissent donc comme des lieux dont les fréquentations et les pratiques sont impactées par leur matérialité, les capitaux socio-économiques, l'âge, l'exposition à l'altérité et les motivations individuelles, en plus du rapport de genre. Ceci est-il également valable pour notre terrain? Si tel est le cas, de quelles manières les espaces publics

choisis et les pratiques et les interactions qui s’y jouent rendent-ils visibles les hiérarchies sociales chez nos enquêtées?

5. LA PLACE DE LA MARCHE VERTE, DU VACUUM AU “CHEZ-SOI”.
PRÉSENTATION DE LA PLACE DE LA MARCHÉ.
MATÉRIALITÉ ET CONTEXTE URBANISTIQUE

La place de la Marche Verte est située en plein centre-ville de Béni Mellal. Elle peut être considérée comme une place carrefour⁵, un nœud d’échanges entre plusieurs axes structurants, bien qu’elle soit affranchie de toute circulation automobile. Sa situation centrale fait qu’il est pratiquement impossible de ne pas la contourner ou la traverser dans la mobilité quotidienne à Béni Mellal.

Cette place constitue également le point de liaison entre deux tissus urbains et deux traditions de planification totalement différentes: d’une part la Médina de Béni Mellal, noyau historique de la ville datant du XVII^e siècle, et d’autre part les quartiers modernes apparus pendant l’époque du Protectorat et dont l’édification s’est poursuivie après l’Indépendance du Maroc, s’inspirant des principes de l’urbanisme moderne (*Fig. 1*).

La création de la place de la Marche Verte date des années 1990. Elle est le fruit d’une décision et d’un portage politique dont l’objectif était de marquer le centre-ville de Béni Mellal. La décision consistait à implanter une place au niveau du site accueillant jadis un équipement public⁶ (service chargé de l’immatriculation des véhicules), en supprimant une rue (rue Laafou) et en la remplaçant par la grande muraille de la Médina.

⁵ L. Cloquet (1984) fait remarquer qu’il existe trois types de places publiques: (1) les places de circulation, constituant des corridors de passage ou se situant aux carrefours des rues; (2) les places d’agrément, favorisées par un dégagement de la vue et invitant au séjour, dédiées à l’arrêt, où les usagers sont encouragés à changer leur rythme et à observer avec davantage d’attention (Korosec-Serfaty 1988); (3) enfin, les places monumentales, qui mettent en scène un bâti ou sont partiellement occupées par un monument. Korosec-Serfaty signale toutefois que ces rôles ne sont guère fixes ni rigides, car ils peuvent varier selon les heures, les saisons et les fréquentations.

⁶ Une photographie aérienne de la Médina de Béni Mellal datant des années 1950 montre l’actuelle place comme un espace végétalisé, site d’implantation d’un bâtiment ou deux. Le plan Ecochard, qui date de la même époque, la présente comme un espace vide, délimité par la voirie, ne précisant pas s’il s’agit d’un îlot destiné à la construction ou à un espace public.

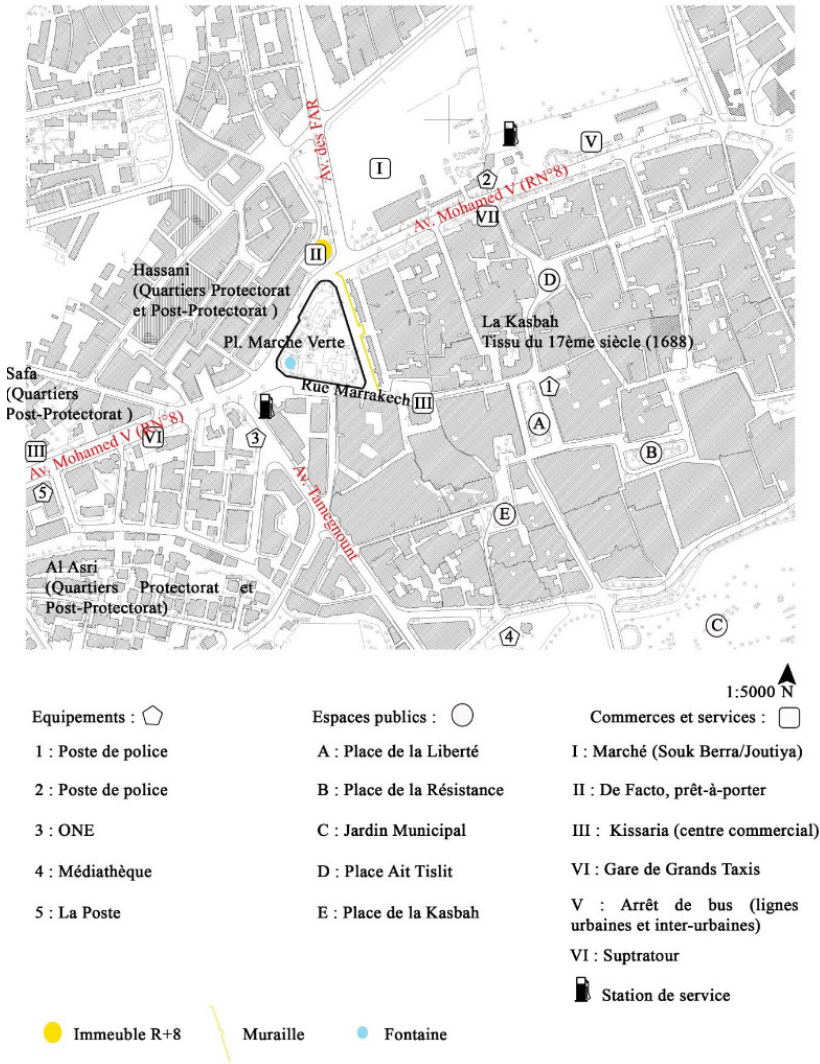


Figure 1. – La place de la Marche Verte dans son environnement immédiat.
 Source: carte réalisée par l'auteurice à partir du Plan d'Aménagement de la ville de Beni Mellal (2018).

Or, dans la pratique quotidienne, malgré sa situation dans un secteur central de la ville, la place de la Marche Verte ne constitue pas un espace public ancré dans la mémoire collective, rôle plutôt attribué à la place de la Liberté⁷ ou au jardin de l'Ain Asserdoune. Elle est mieux connue sous l'appellation locale de *jerda* (lit. le jardin) et considérée comme un espace public de proximité.

Ce décalage entre usage prévu et pratique réelle replace la production des espaces publics au centre des dynamiques des usagers, qui lui accordent, à travers leurs pratiques quotidiennes, de nouveaux sens (Korosec-Serfaty 1988) (*Fig. 2*).



*Figure 2. – Place de la Marche Verte.
Source: autrice.*

La place de la Marche Verte occupe un îlot de forme triangulaire. Cette forme triangulaire provient de la trame viaire et de la forme urbaine déjà existantes lors de sa conception. Elle s'organise en largeur autour d'une muraille reconstruite à la mémoire des murailles de la Médina démolies lors de l'intervention coloniale, faisant face au débouché de l'Avenue Mohamed V (Route Nationale N° 8).

Cette situation permet une perspective visuelle remarquable sur le plan urbanistique, laquelle est ébréchée par l'aménagement de la place;

⁷ Étant en cour de réaménagement durant le travail de terrain.

une fontaine ainsi que des arbres de type feuillus constituent les éléments les plus saillants depuis l'avenue Mohamed V et assurent, par la même occasion, une fermeture visuelle de la place.

L'aménagement de la place de la Marche Verte allie l'élément minéral au végétal. Sa partie nord-est, conçue comme une estrade, est totalement minérale. Cette partie est, de plus, surélevée par des marches en guise de rattrapage de niveaux, qui créent avec leurs murets des coins propices à l'appropriation ou au dépôt d'ordures, tandis que les parties sud et ouest, entourant cette estrade, sont agrémentées de l'élément végétal. Le tout est enrichi par une fontaine à l'ouest s'ouvrant directement sur l'avenue Mohamed V.

Au niveau du mobilier urbain, nous notons une homogénéité de la gamme et des matériaux utilisés. La place dispose de bancs et de murets en béton, dans un état quelque fois délabré, orientés vers l'estrade. La place dispose également de lampadaires et de poubelles peu fonctionnels vu leur état détérioré ainsi que de bacs à plantes en béton, adossés à la grande muraille, qui portent des traces d'usage et des tags. L'existence d'arbres de type palmiers ainsi que de type feuillus ombragent toute la partie végétalisée, invitant à des usages de durée moyenne à longue. Ils offrent également de l'intimité dans la place et cachent la façade urbaine. Aucun jeu de lumière permanent n'est proposé afin de mettre en valeur la muraille ou tout autre élément de la place. Finalement, il n'existe pas de sanitaire public dans la place.

6. LES USAGÈRES DE LA PLACE DE LA MARCHÉ VERTE: EXPLORATION DES PROFILS, DES TEMPORALITÉS ET DES PRATIQUES

L'ampleur de la présence féminine sur la place de la Marche Verte est remarquable, surtout en fin d'après-midi et le soir. Jeunes adultes, en groupe, en binôme ou seules, célibataires ou mariées accompagnées de leurs enfants, de leurs voisines ou de leurs conjoints, les femmes constituent le profil principal du paysage social de la place, surtout pendant les créneaux postprandiaux (*Tab. 1*).

La moyenne d'âge constatée chez les femmes lors de nos enquêtes *in situ* est de 40 ans, la moitié ayant moins de 36 ans. Nous comptons également une majorité de femmes mariées (59% de femmes mariées contre 21% de femmes célibataires). 46% de ces femmes ont entamé et/ou poursuivi

des études post-baccalauréat⁸. La situation socio-professionnelle des femmes nous renseigne également sur la prégnance des femmes au foyer et des étudiantes parmi les usagères représentant respectivement 70% et 17% des usagères de la place.

Tableau 1. – Comptage du nombre de femmes qui fréquentent la place.
Source: autrice.

| | CRÉNEAU ⁹ | SÉANCE | SÉANCE | SÉANCE | SÉANCE | SÉANCE |
|---|----------------------|--------|--------|--------|--------|--------|
| | | 1 | 2 | 3 | 4 | 5 |
| Présence des femmes dans la place | 09h-11h | 10 | 15 | 30 | 10 | 16 |
| | 11h-13h | 57 | 36 | 41 | 27 | 33 |
| | 13h-15h | 11 | 19 | 23 | 12 | 13 |
| | 15h-17h | 83 | 75 | 63 | 98 | 57 |
| | 17h-19h | 153 | 178 | 177 | 109 | 193 |
| | 19h-21h | 192 | 183 | 166 | 204 | 212 |
| | 21h-23h | 50 | 34 | 76 | 119 | 136 |

Finalement, le moyen de mobilité utilisé pour se rendre sur place est un indicateur qui nous renseigne sur le décalage existant entre l'usage projeté et les pratiques réelles. La quasi-majorité des enquêtées résident dans les quartiers mitoyens et affirment faire moins de 15 minutes pour se rendre à la place de la Marche Verte, généralement à pieds et en fin d'après-midi. En effet, les fréquentations de la place sont influencées, d'une part par la clémence du climat en fin de journée et, d'autre part, par les emplois du temps des femmes. Les cinq appels à la prière de la journée rythment également ces fréquentations. L'appel à la troisième prière de la journée (la prière d'*Al Asr*) annonce un changement radical dans la dynamique au sein et autour de la place. Il en est de même pour son paysage social.

Après 16h ou 17h, les commerçants de rue s'y installent et les femmes commencent à affluer. Certaines d'entre elles se distinguent particulièrement, car elles sont les premières à s'y installer. Leur présence quotidienne, régulière et leur retour incessant aux mêmes espaces, ainsi que

⁸ Certes, le niveau d'instruction des femmes fréquentant la place nous renseigne difficilement sur leurs milieux sociaux, car il est un critère grossier pour approcher les situations socio-économiques des femmes, il permet néanmoins d'ébaucher certaines tendances et d'éclairer les pratiques observées.

⁹ Ces séances d'observation ont duré deux heures chacune. Elles sont 25 séances d'observation couvrant 5 créneaux horaires et les quatre saisons en plus des différents événements auxquels j'ai assisté (manifestations prenant naissance au niveau de la place, festivités et événements divers).

l'appropriation et le marquage des lieux, permettent de les identifier comme des femmes "habituées". Chacune de ces habituées occupe ce qui semble être "son territoire", marqué et approprié par des cartons, par un détournement d'usage ou simplement par sa présence répétée (Fig. 2). Aucune femme habituée ne transgresse ce découpage silencieux, minutieux et tacite de la place en territoires partagés.

Par leur aisance et leur familiarité, ces femmes contrastent avec les femmes "passagères", dont les pratiques sont plus ponctuelles ou de durée moyenne: s'asseoir sur un banc pour calmer les enfants, discuter entre femmes, observer la *halqa* (théâtre de rue), etc. Ces sorties leur permettent de se détendre après une journée de travail. Déambulant accompagnées de voisines, d'amies, d'enfants ou de conjoints, elles circulent tout au long de l'avenue Mohamed V, qu'elles appellent *charii*¹⁰, de l'avenue des Forces Armées Royales (FAR), ainsi que dans les rues et ruelles des quartiers avoisinants où le commerce informel foisonne.

La continuité de ce mouvement urbain, impulsée par l'installation des commerces le long de ces axes, crée l'effet d'une promenade urbaine dont la destination finale est la place de la Marche Verte. Cette promenade est d'autant plus plébiscitée pendant les nuits du Ramadan, à l'approche des fêtes religieuses et durant la saison estivale.

La place de la Marche Verte offre également, à travers son aménagement, des opportunités de rencontre entre hommes et femmes. Profitant de la grande dynamique de cet espace, certains jeunes couples s'y donnent rendez-vous tout en respectant un cadre moral des comportements. L'usage familial prédominant et l'absence d'abris ou de cachettes encadrent leurs pratiques: ils restent assis sur les bancs de la partie nord-ouest, la moins animée de la place.

La place de la Marche Verte continue d'être le réceptacle de fréquentations intenses jusqu'à la prière d'*Al Icha* (5^{ème} et dernière prière de la journée) où la catégorie des femmes passagères ainsi que les autres usagers passagers commencent à se retrancher. Seules les femmes habituées qui font de la place leur lieu de travail (prostitution, commerce informel) restent jusqu'à des heures tardives. Le paysage social de la place est alors dominé par la présence des hommes, à hauteur de 70% (vers 23h-00h) annonçant l'entrée en vigueur d'un univers nocturne ayant ses usagers, ses codes et ses pratiques. Les cartes suivantes restituent les flux et les fréquentations pendant une journée-type.

¹⁰ Appellation locale de cette avenue structurante. Cette appellation renvoie, habituellement, aux grands boulevards et artères des villes.

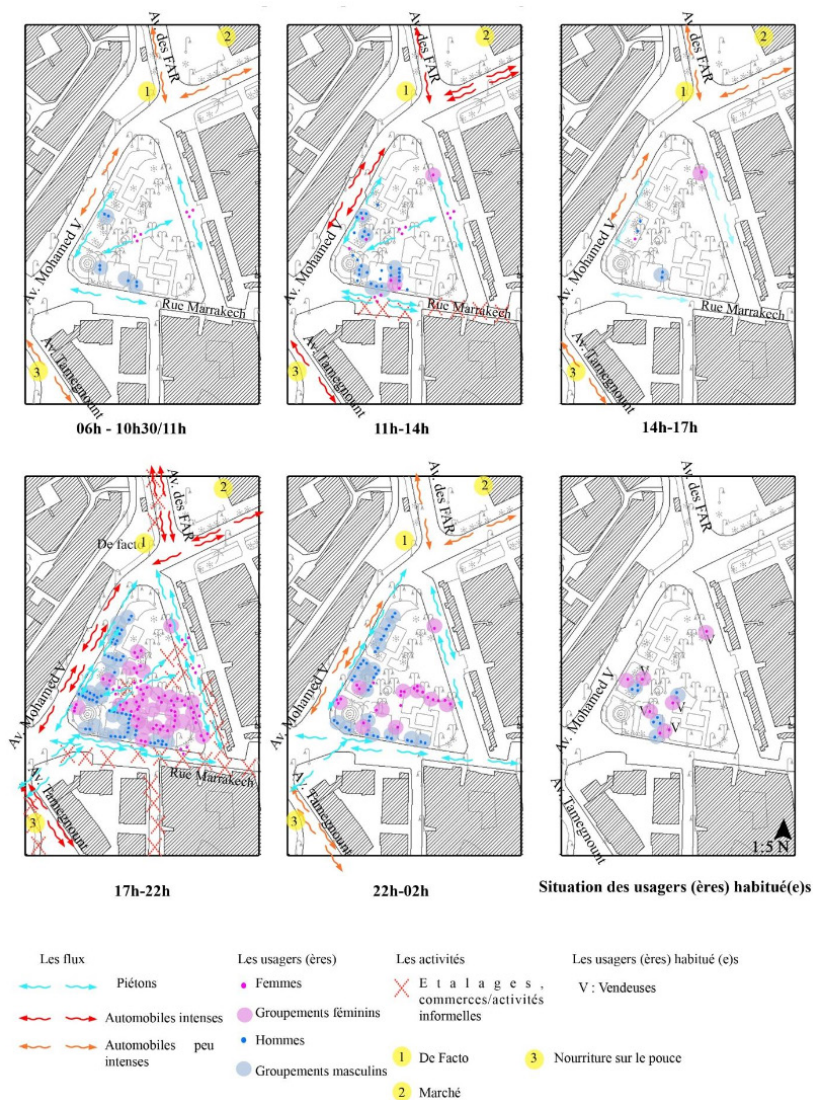


Figure 3. – La distribution spatio-temporelle des flux et des pratiques pendant une journée type.
Source: Autrice.

7. LA PLACE DE LA MARCHÉ VERTE, UN ESPACE MALPROPRE ET POTENTIELLEMENT ANXIOGÈNE?

La place de la Marche Verte soulève un rejet chez quasiment la totalité des femmes enquêtées; leurs propos révèlent une uniformité frappante dans les perceptions. Si pour certaines, la place s'inscrit dans leur espace de vie en tant que lieu quotidien de déambulation, d'achat et de promenade, pour d'autres, elle est assimilée au flou, à l'incertitude, à un cadre spatial existant aux interstices de la Médina mais dont elles ne connaissent pas les détails. À la simple question: "A quelle fréquence allez-vous à la place de la Marche Verte?", certaines de nos enquêtées étaient incapables de nous répondre, simplement car elles n'arrivaient pas à reconnaître la place de prime abord:

Il y a une place qui s'appelle la Marche Verte? [...] ah celle à proximité de la Kasbah [...] on voit des arbres de loin. Même si elle est située à proximité de mon lieu de travail, je ne la connaissais pas, je ne connais pas comment ça s'appelle en fait [...] je n'y ai jamais été, je passe souvent à côté mais elle ne me dit rien. (I, 34 ans, célibataire, salariée privée, niveau d'enseignement: supérieur, typologie d'habitat: immeuble, motorisée)

Les femmes n'ayant pas reconnu la place de prime abord sont, à quelques exceptions, des femmes qui vivent à Béni Mellal depuis seulement quelques années. Elles sont actives occupées ou au foyer mais ayant fait des études dans l'enseignement supérieur et/ou vivant dans un milieu social aisé. Ces femmes n'habitent pas en centre-ville mais plutôt dans les quartiers périphériques ou dans des quartiers où le prix du m² est le plus élevé. Même si certaines d'entre elles travaillent à quelques centaines de mètres de la place, cette dernière est un espace public écarté de leur schéma mental de la ville. Cet écartement nous paraît d'abord influencé par leur mode de mobilité. Alors que les piétonnes peuvent éventuellement traverser la place, les femmes en voiture ne font que la contourner. Ensuite, compte tenu de la présence d'un aménagement végétal sur les contours, les activités qui s'y déroulent sont visuellement cachées. Toutefois, quand les enquêtées reconnaissent la place, elles la décrivent comme étant un espace potentiellement anxiogène, fréquenté par des usagers supposés dangereux, bien que des agents de police sont quotidiennement présents à proximité de la place, notamment en fin de journée, et bien que cette dernière figure parmi les espaces où les services compétents notent ou reçoivent le moins de signalements d'agressions et de vols. Quels sont donc les raisons sous-jacentes derrière cette perception?

La destitution de cet espace, en raison de la présence d'un groupe qui se l'approprie, ressort sans ambiguïté lorsque nous continuons nos discussions avec nos interlocutrices. Occupées pendant la journée, ces femmes préfèrent sortir en fin d'après-midi ou le soir. Pendant ce créneau précis, ces dernières nous renvoient vers la question du manque de luminosité comme autre facteur rédhibitoire pour fréquenter la place.

Une bonne luminosité ambiante permet aux femmes de jauger et de balayer visuellement et donc cognitivement l'espace. Les zones les plus sombres de la place sont des lieux où les femmes ne peuvent se contenter d'une inattention polie (Goffman 1973). Ces mêmes espaces constituent les lieux de rassemblement des usagers que nous avons appelé précédemment les "habitués":

Il faut voir les gens qui fréquentent cette place: les alcooliques, les drogués, etc. ce n'est pas un bon endroit [...] je n'y vais presque jamais sauf si je suis de passage [...] en plus, il n'y a rien à voir dans cette place [...] ni beaux bâtiments, ni un beau paysage à contempler, ni un performance artistique à voir, ni même un bel aménagement avec des bancs propres et accueillants, du gazon bien entretenu ou des éclairages suffisants pendant la nuit [...] dans tous les coins tu trouveras des ordures, des bouteilles jetées, tu entendas des injures, etc. (Ik, 33ans, célibataire, fonctionnaire, niveau d'enseignement: supérieur, typologie d'habitat: villa, motorisée)

Les termes relatifs à la disqualification esthétique de la place, en l'occurrence ceux relatifs à la saleté, reviennent incessamment qu'il s'agisse cette fois de femmes passagères, de celles qui ne fréquentent pas la place ou même des habituées:

Jerda (jardin) est devenue comme une toilette publique [...] on y trouve tout type de personnes. Les racailles qui viennent ici laissent la place dans état indescriptible, ça pue les urines et la malpropreté [...] dans d'autres jardins, le jardin de la municipalité par exemple, on a limite honte de gâcher l'ambiance générale, on ne se met pas sur le gazon de peur de le détériorer, tout est propre, tout est entretenu, ici ce n'est pas le cas mais quand on voit la catégorie d'usagers qui fréquentent *Jerda*, je me dis que c'est normal d'avoir ce résultat. (K, 36 ans, mariée, niveau d'enseignement: analphabète, au foyer, typologie d'habitat: chambre, non motorisée)

L'extrait d'entretien susmentionné est celui de l'une des femmes habituées, qui a fait de la place son lieu de travail pendant plusieurs années. Utilisant la métaphore virulente qui pousse la disqualification à son paroxysme: "toilette publique", cette femme fait référence aux odeurs traités comme une information sociale (Goffman 1973, 285) repoussante:

“l’odeur de la nourriture provenant des marchands ambulants, il y a aussi des enfants qui font pipi dans le gazon [...] dans quelques coins, ça pue l’alcool et les stupéfiants de loin”¹¹, indique une jeune enquêtée.

Je fuis la chambre miteuse dans laquelle j’habite [...] donc je reviens à Jerda avec mes enfants quotidiennement, je ne peux pas m’installer dans la place sans nettoyer l’endroit où nous allons nous asseoir. Ça pue! L’alcool, la drogue, les vendeurs de poisson, les vendeurs de nourriture, etc. [...] les services de la ville font de leur mieux pour nettoyer et enlever toutes les saletés laissées par les usagers. Ils arrivent tôt le matin ou tard pendant la nuit et ils nettoient absolument tout mais le lendemain... rebelote! (K, 36 ans, mariée, niveau d’enseignement: analphabète, au foyer, typologie d’habitat: chambre, non motorisée)

L’ensemble des propos recueillis traduisent certainement une critique envers l’aménagement et les aspects conceptuels de la place, mais ils témoignent surtout d’un rejet de ces autres usagers et usagères, différents, dont les pratiques marquent l’espace. Ce rejet est d’autant plus remarquable chez les jeunes femmes, célibataires, instruites, actives occupées, disposant d’une voiture, ayant un capital spatial riche dans le sens où elles nous ont indiqué passer leurs week-ends et leurs congés dans d’autres villes marocaines ou à l’étranger.

D’autres cas de mamans actives occupées ou au foyer, vivant dans un milieu social aisé écartent également la place de leur vue et de leur schéma mental, tandis que les mères issues des milieux sociaux modestes fréquentent la place malgré leur dépréciation de cette dernière. Ainsi, ne pas fréquenter la place n’est-il pas une manière de rendre invisible des usagers indésirables, supposés dangereux? Plus encore, cette forme de distanciation ne correspond-elle pas à un *habitus* au sens de Bourdieu (2000) via le choix des espaces publics, un choix rendu possible grâce à la disposition d’une voiture?

La représentation négative de la place n’empêche néanmoins pas quelques interlocutrices d’afficher un penchant en faveur de cette dernière: 20 déclarations positives recueillies. Un résultat, somme toute modeste face à l’évocation négative quasi-systématique.

En examinant les caractéristiques sociodémographiques de ces interlocutrices, nous nous sommes rendue compte que la caractéristique la plus partagée est celle de la localisation de leurs habitations, ainsi que

¹¹ (M, 21 ans, célibataire, enseignement supérieur, typologie d’habitat: maison marocaine moderne, non motorisée).

celle liée à leur statut de mères au foyer. L'ensemble de ces vingt femmes résident dans un rayon n'excédant pas 700 m de la place. Cette dernière devient, par la pratique quotidienne, un espace public de proximité où elles retrouvent la dimension rassurante du voisinage (Berry-Chikhaoui et Dboulet 2000):

Tu me trouveras soit à jerda ou près de la place de la Liberté [...] qu'est-ce que je vais faire dans la chambre à regarder les murs toute la journée, au moins quand je sors, je me change les idées un peu, je vois les malheurs des autres aussi, comme on dit, qui voit les malheurs des autres, oublie les siens. (K, 49 ans, divorcée, niveau d'enseignement: analphabète, au foyer, typologie d'habitat: chambre, non motorisé)

Cette dernière enquêtee fait partie de celles que nous avons désignées précédemment par les femmes habituées. Les femmes habituées entretiennent avec la place de la Marche Verte un lien puissant au point de l'ériger au rang du "chez-soi". Nous proposons dans ce qui suit d'explorer ce rapport.

8. LA PLACE DE LA MARCHÉ VERTE, DU VACUUM AU CHEZ-SOI

À travers leur présence quotidienne, régulière et leur appropriation de la place, les femmes habituées arrivent à élaborer un cadre spécifique de socialisation: "l'espace et son appréhension symbolique représentent un point d'appui psychosocial fondamental de la structuration identitaire, car c'est par l'appropriation des lieux (si elle perdure dans le temps) que l'individu peut accomplir et stabiliser un processus d'identification, l'espace représentant le foyer de toutes les expériences possibles" (Parazelli 2002, 141).

À l'inverse des autres femmes qui fréquentent la place, cette dernière est foncièrement perçue par les habituées comme un refuge, l'espace du familier, à savoir un "chez-soi" dans lequel elles relâchent leurs barrières protectrices; en témoignent leur aisance, leur gestuelle et leurs attitudes une fois elles arrivent sur les lieux: défaire le foulard, enlever la *jellaba* pour être plus à l'aise, s'allonger sous l'ombre, consommation de spiritueux, rire aux éclats, crier fort, insulter et injurier, etc.

Le marquage et l'appropriation de cette place vers laquelle ces habituées se dirigent chaque jour, aux mêmes heures, pour rencontrer et passer leurs journées en compagnie de ce qu'elles appellent leurs "familles"

(d'autres hommes et femmes aux situations et aux itinéraires de vie proches) est la spatialisation d'un "nous" qui domestique cet espace et en fait son territoire. Ceci transgresse les attentes en matière de pratiques et de comportements en public. Ce "nous" constitue, dès lors, leur manière de se définir et de se distinguer des autres usagères.

Dès que ces deux catégories de femmes sont ensemble dans la place, nous n'assistons pas à des conflits d'usage mais plutôt nous observons la mise en place de tactiques instaurant des limites fictives entre commun et altérité, entre habituées et passagères: se tourner le dos, ne pas se rapprocher des espaces appropriés, ne pas tarder la nuit, etc.

Les femmes habituées, trouvent leur place dans la place en fonction de critères précis notamment leur présence régulière associée au temps long, les services rendues, les affinités créées sur la base d'une origine commune ou d'une appartenance ethnique, la nature des activités et des pratiques exercées notamment les pratiques déviantes ou illicites.

Cette place n'est pas toujours facile à acquérir; elle est constamment négociée. Les récits racontés autour du harcèlement – de la part des hommes – subi par ces femmes, notamment lorsqu'elles sont jeunes, reflètent une hiérarchie sociale des sexes accentuée par la situation de vulnérabilité¹² dans laquelle ces femmes se retrouvent. Cette vulnérabilité se manifeste non seulement par le fait d'être économiquement ou socialement dépendantes, mais aussi par l'exposition aux violences verbales et physiques, qui restreignent leur capacité à se trouver une place dans l'espace public (Wisner *et al.* 2004; Adger 2006).

Face à un passage en force des hommes qui s'appuient sur la menace et la violence physique et verbale, ces femmes font appel à des arrangements interactionnels afin de pérenniser leur présence. Elles adoptent une attitude asymétrique aux hommes, reconnaissant leur "faiblesse" et faisant appel à un système d'échange vendeuses-clients. Ces femmes érigent leurs compétences relationnelles comme carte de négociation de leur place dans la place. Conscientes des difficultés qu'elles peuvent

¹² Dans ce contexte, la vulnérabilité désigne la susceptibilité des femmes à subir des effets négatifs dans l'espace public en raison de contraintes sociales, économiques, sanitaires ou relationnelles (Cutter *et al.* 2003; Wisner *et al.* 2004; Adger 2006). Elle ne se limite pas à l'exposition à des risques (ex. harcèlement, violences verbales ou physiques), mais inclut aussi la capacité réduite de négociation, de protection et d'adaptation face à ces situations. Ainsi, la vulnérabilité ici comprend: la dépendance économique, l'absence de cadre familial stable, l'exposition à l'altérité conflictuelle et la difficulté de se trouver une place dans l'espace public.

rencontrer face à leurs homologues masculins, elles privilégient la persuasion, l'empathie et l'échange ou le dialogue pour sortir de ce rapport de force. Cette négociation nécessite une temporalité plutôt longue afin de porter ses fruits. Une fois leur présence intégrée dans le cadre d'habitudes et de visibilité quotidiennes, ces femmes font preuve de nouveaux marqueurs territoriaux afin de garder leur place; elles s'appuient sur leur représentation, au sens théâtral (Goffman 1973). La mise en scène de leur présence passe par une gestuelle très démonstrative, un débit et un volume de paroles expansif et l'usage du vocabulaire du groupe (injures, termes codés propres au groupe, etc.). Ces femmes ne dissimulent aucunement leur présence dans la place, bien au contraire. L'acquisition d'une position au sein du "groupe-famille" donne lieu à des formes de solidarités et par la même occasion, à la création d'un espace protecteur: "même sans amplificateurs architecturaux massifs, tout groupe se désignant par un 'nous' sait se mettre à couvert dans une figure sensible" (Sloterdijk 2011, 176).

Loin d'être une surface neutre, la place semble ainsi agir comme un cocon protecteur et rassurant, dans lequel, après des nuits souvent solitaires, ces femmes se retrouvent et retrouvent leurs familles, partageant les repas et l'argent recueilli durant le jour.

9. LA STATION DE SERVICE, LIEU DU FAMILIER ET DE L'ENTRE SOI. PRÉSENTATION DE L'ESPACE FAMILIAL L'AÉROPORT. MATÉRIALITÉ ET CONTEXTE URBANISTIQUE

Contrairement à la place de la Marche Verte, la station de service choisie, l'Espace Familial l'Aéroport, est un projet privé situé en périphérie, à proximité de l'aéroport de Béni Mellal, à 8 km au nord-ouest de la ville. Ce projet comprend une station de service à laquelle un café-restaurant aménagé en Rez-de-chaussée, avec une terrasse à l'étage, une aire de jeux pour enfants, une supérette sont joutés.

L'architecture de cet espace est fonctionnelle et minimaliste mettant plutôt en valeur le paysage environnant; une vue sur les montagnes et les territoires ruraux mitoyens est aisément accessible à travers des dispositifs architecturaux en l'occurrence la terrasse du café-restaurant, le mur de clôture ajouré permettant au regard de s'étendre au-delà des limites de l'assiette foncière du projet.



Figure 4. – Situation de l'Espace Familial l'Aéroport.
Source: autrice, sur la base d'image Google Earth, 2022.



Figure 5. – Situation de l'Espace Familial l'Aéroport.
Source: autrice.

L'Espace Familial l'Aéroport se présente comme un espace rectiligne, traversé de bout en bout. Comportant une partie couverte (un café-restaurant) et une partie en plein-air (un café-air de jeux pour enfants), l'accès à l'espace d'assise se fait uniquement à partir de l'espace de consommation (la partie couverte), de forme rectangulaire dégagé de poteaux ou tout ce qui peut constituer un camouflage ou un abri visuel. L'espace de consommation se prolonge à l'extérieur, dans le jardin, aussi ouvert et dégagé visuellement.

De ce fait, d'un simple balayage visuel, les usagères peuvent voir, détecter et repérer les stimuli visuels, mais surtout être vues et repérées en échange. En regardant autour d'elles, les usagères repèrent la présence

de familles, de personnes d'âge mûre ou même de personnes âgées, d'enfants, etc. ce qui constitue en soi une frontière tacite qui cadrent les comportements et les pratiques spatiales.

10. L'ESPACE FAMILIAL L'AÉROPORT: DES CHOIX, DES TEMPORALITÉS, ET DES PROFILS DE FEMMES

Il est 16h, et il pleut aujourd'hui. Je conduis jusqu'à la première station située à la sortie de la ville. Dans le café de la station, une dizaine d'hommes, d'âge adulte, dépassant les 50 ans, sont installés. La fumée de la cigarette envahit le lieu, son odeur est tellement forte. Les quelques femmes arrivées sur place ont fait demi-tour en voyant une telle atmosphère. Elles ne rentrent même pas. J'ai, tout de même, pris un café et je m'y suis installée pour observer les comportements.

Dans le coin, un groupe de trois hommes en train de chiquer du tabac, de l'autre côté, deux autres hommes fument le *sebsi* (pipe marocaine). Les serveurs n'arrivent que pour apporter les cafés noirs ou récupérer les tasses vides. Personne ne s'intéresse réellement au match de football, tout le monde regarde son téléphone ou regarde par la fenêtre. (Extrait du journal de terrain, 23 mai 2018)

L'Espace Familial l'Aéroport est le lieu de sortie privilégié des fonctionnaires, des salariés, mais aussi des familles et des femmes qui se le recommandent de bouche à oreille. Dans un article, Nathalie Lemarchand (2011) avait interrogé l'identification d'usagers aux lieux de commerce. Elle a repris une notion forgée par Michel Maffesoli, celle de "tribu": certains lieux sont investis par des groupes sociaux qui s'y reconnaissent et les marquent de leur présence.

Effectivement, dans les discours des femmes, toutes les stations de service ne se valent pas: "tous les espaces ne se valent pas, ne sont pas également accessibles, toutes les pratiques (qu'on pourrait dire "spatiales" mais elles le sont toutes ne sont pas également efficaces ou légitimes, etc." (Ripoll 2005). Les femmes classent les stations de service et y attribuent différentes appréciations (positives ou négatives) qui orientent grandement leur fréquentation. Derrière ces appréciations, nous retrouvons, en filigrane, l'identification ou l'adhésion des femmes à un système de valeur, le rapport du genre, la recherche de leurs semblables, des groupes sociaux qui possèdent des caractéristiques communes: "toutes les mams", "toutes les filles branchées", "les familles", "les routiers", etc.

Ces appréciations balisent la station de service en tant qu'entre soi. Dans ce classement, nous retrouvons donc la "sienne", la station de service dont les qualificatifs révèlent ce que chaque femmes cherche:

Je viens tellement à l'Espace Familial l'Aéroport, seule ou avec des ami(e)s, que les serveurs me connaissent tous [...] elle est devenue mon espace, bon, il est vrai que j'alterne entre deux ou trois stations qui me satisfont globalement de par leur service, le type des personnes qui les fréquentent et la discrétion qu'elles offrent si jamais on veut sortir avec un homme. (I, 34 ans, célibataire, salariée privée, niveau d'enseignement: supérieur, typologie d'habitat: immeuble, motorisée)

L'appréciation, sans retenue, de l'Espace Familial l'Aéroport fait l'unanimité chez nos interlocutrices. Les femmes le fréquentent comme une alternative à des espaces publics urbains qui répondent peu à leurs attentes. Il est intéressant d'observer, au niveau de cet espace, la présence de couples, de groupes d'hommes et de femmes et de familles.

Selon les caractéristiques sociodémographiques des femmes, le choix des créneaux de fréquentation diffère. Ils correspondent à la fin de la journée, aux horaires de sortie du travail, aux pauses-déjeuner et dans une moindre mesure, aux matinées des week-ends.

L'Espace Familial l'Aéroport ressort comme un lieu de rencontre et de sociabilité d'autant plus sollicité pendant les jours ensoleillés, les jours fériés, les vacances, en printemps-été-début d'automne. La densité et les flux de fréquentation y atteint un sommet lors des soirées et des nuits d'été. Nous pouvons, d'ores et déjà, établir un premier constat: la préférence de la temporalité nocturne chez la quasi-totalité des femmes interrogées car la fin de la journée marque leur affranchissement de leurs diverses responsabilités mais aussi celles de leurs maris; elles sont alors, toute catégories confondues, ouvertes aux expériences urbaines.

Deuxièmement, aller à l'Espace Familial l'Aéroport requiert un minimum de préparation. Accessible uniquement en voiture, il est considéré comme une destination à part entière.

En dépit d'une image d'ouverture et d'accessibilité sans aucune limite, cet espace reste finalement physiquement clos et socialement ségrégatif. Cette clôture opère comme un filtre sécurisant qui encourage les femmes à investir la nuit car, contrairement à la place de la Marche Verte, les pratiques illicites, les formes de mendicités et les formes de domesticité de l'espace sont complètement absentes sans recours à une quelconque force physique: les aspects vestimentaires sont soignés, aucun pique-nique ni nourriture ramenée, la prière se tient dans l'espace qui lui est réservé, etc.

Ce second constat relève plutôt de l'ordre des hiérarchies sociales car la distance métrique qui sépare le lieu de la ville, opère comme une distance sociale. En effet, lors de nos entretiens, les femmes des milieux sociaux modestes ne pouvaient pas apporter des réponses à nos questions concernant l'Espace Familial l'Aéroport car leurs fréquentations du lieu étaient très réduites voire inexistantes en raison de l'absence d'un moyen de transport commun qui le dessert. Les femmes des milieux sociaux aisées, avec de leur culture de la mobilité, peuvent s'y rendre, sans retenue. Là encore, des distinctions peuvent être établies quant au cas des femmes jeunes et célibataires. Ces dernières adoptent, en plus des fréquentations nocturnes, des pratiques diurnes quasi-absentes chez les femmes mariées: déjeuner en semaine, petit-déjeuner le week-end, etc. Elles sont de véritables usagères régulières. Cette régularité se manifeste par un accueil chaleureux du propriétaire, d'un serveur, de courtoisies échangées, de services rendus, de connaissance des préférences et des goûts, ou plus étonnant encore de la connexion automatique du téléphone au réseau Wifi de la station.

Au-delà de ces aspects de familiarité avec les lieux, la question des règles et des normes de jouissance se pose. Elle porte non seulement sur son ouverture sociale du lieu, mais aussi sur les usages sociaux possibles ou sur les normes qui régissent les pratiques.

La compréhension, l'assimilation et donc l'appropriation de ces normes d'usage équivaut à l'assimilation de la culture du lieu et permet aux femmes de passer d'une posture *out of place* à une posture *in place*. Les femmes trouvent donc leur place ou non selon l'image qu'elles se font d'elles-mêmes excluant les marqueurs territoriaux observés au niveau de la place de la Marche Verte. Un ordre et des dynamiques de renvoi sont instaurés de manière silencieuse: "l'acteur va agir en 'mobilisant' (sans nécessaire conscience de cette mobilisation) des schèmes incorporés appelés par la situation" (Cresswell 1996, 117).

Les femmes sont appelées à suivre des règles d'action (*action rules*¹³) et doivent d'abord consommer dans cet espace afin d'y accéder. Il s'agit d'une première règle d'usage tacite ou de programme au sens où Barker l'entend à propos des *behaviour settings*¹⁴. D'autre part, l'appellation même de la station rappelle la clientèle visée: l'Espace Familial l'Aéroport. Le propriétaire n'a nullement besoin de vigiles car ce sont les usagères qui se chargent de véhiculer, consciemment ou inconsciemment, les

¹³ Voir Abelson 1981.

¹⁴ Voir Barker 1968.

règles qui régissent les pratiques. Les regards lancés, le jugement, le changement de place, etc. sont des manières d'effectuer un rappel à l'ordre subtilement qui accompagnent l'accommodation et l'assimilation de la culture du lieu.

S'il y a un cas qui échappe à cette géographie normative, c'est bel et bien celui des jeunes filles en couple. Elles choisissent la soirée ou la nuit pour se rendre à la station et se dirigent directement vers la terrasse pour s'installer car la terrasse est peu investie par les familles et les femmes avec enfants. Cette partie du lieu possède un accès autonome depuis le rez-de-chaussée et illustre parfaitement l'adage: "la nuit, tous les chats sont gris". Effectivement, le manque d'éclairage artificiel au niveau de la terrasse rend difficile la distinction des visages. Les couples s'y multiplient, les signes de flirt comme se tenir la main par exemple, peuvent ainsi être perçus. L'intrusion de familles, de groupes d'ami(e)s ou de personnes d'âge mûr dans ce territoire de l'intime perturbe ces gestes. On assiste alors à un redressement, à une distanciation physique, voire même à un arrêt de la discussion et un départ.

11. CONCLUSION

À l'origine de cette exploration des pratiques des femmes au sein des espaces publics à Béni Mellal, une question que nous nous sommes posée au début de notre travail de recherche: *où peut-on sortir en tant que femme à Béni Mellal?*

Le genre, dans sa plasticité, s'avère bien une clé de lecture importante des pratiques spatiales des femmes, mais il n'explique tout. La recherche montre que ces pratiques sont nourries par d'innombrables rapports sociaux.

Les différenciations relevées dans les pratiques et les fréquentations des espaces publics par les femmes reviennent à des différenciations dans les milieux sociaux, les âges, les capitaux socio-économiques. Ainsi, assiste-t-on à un partage de la ville entre catégorie de femmes, à une relation *with-then-apart* (ensemble et séparés)?

Bien entendu, les écarts socio-économiques sont lisibles et sont reflétés dans les choix des espaces publics à fréquenter. Tandis que la place de la Marche Verte attire de jeunes femmes, en majorité mariées et au foyer, résidant à proximité, qui restituent au sein de cette dernière la dimension rassurante du voisinage, la périphérie et les stations de service, attirent les

femmes motorisées, actives occupées ou au foyer mais vivant dans des milieux aisés, qui peuvent se permettre un certain hédonisme dans leurs choix.

La distanciation qu'affichent ces dernières par rapport à des espaces publics du centre-ville comme la place de la Marche, est sans doute lié à son aménagement vétuste et au manque d'éclairage. Derrière ces raisons se cache également une crainte et un rejet d'une autre catégorie d'usagers et d'usagères, supposés dangereuse, qui font de cette place leur "chez-soi". Ces usagers et usagères habitués de la place, affichent, d'une manière criarde, leur familiarité avec les lieux à travers l'appropriation, le marquage, les gestuelles et la projection de valeurs familialistes. Si la place de la Marche verte est considérée, par ces usagères habituées, comme un cocon protecteur contre les infortunes du quotidien, c'est parce qu'elle est accessible contrairement à la station de service dont l'accès est conditionné par deux paramètres: la disposition d'une voiture et l'assimilation et l'accommodation aux règles tacites d'usage. Chacun de ces deux espaces représente un signe d'appartenance sociale assez clair qui complète l'approche de genre.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Abelson, R.P. 1981. "Psychological Status of the Script Concept". *American Psychologist* 36: 715-729.
- Adger, W.N. 2006. "Vulnerability". *Global Environmental Change* 16 (3): 268-281.
- Barker, R.G. 1968. *Ecological Psychology: Concepts and Methods for Studying the Environment of Human Behavior*. Stanford: Stanford University Press.
- Beebejaun, Y. 2009. "Making Safer Places: Gender and the Right to the City". *Security Journal* 22 (April): 219-229.
- Beebejaun, Y. 2017. "Gender, Urban Space, and the Right to Everyday Life". *Journal of Urban Affairs* 39 (3): 323-334.
- Berry-Chikhaoui, I., et Dboulet, A., dir. 2000. *Les compétences des citoyens dans le Monde arabe. Penser, faire et transformer la ville*. Tunis: IRMC - Tours: Urbama - Paris: Karthala.
- Bourdieu, P. 2000. *Esquisse d'une théorie de la pratique*. Paris: Éditions du Seuil.
- Chambers, R. 1989. "Vulnerability, Coping and Policy". *IDS Bulletin* 20 (2): 1-7.
- Coutras, J. 2003. *Les peurs urbaines et l'autre sexe. Logiques sociales*. Paris - Budapest - Torino: l'Harmattan.

- Crenshaw, K. 1989. "Demarginalizing the Intersection of Race and Sex: A Black Feminist Critique of Antidiscrimination Doctrine, Feminist Theory and Antiracist Politics". *University of Chicago Legal Forum* 8: 139-167.
- Cresswell, T. 1996. *In Place, out of Place: Geography, Ideology, and Transgression*. London: University of Minnesota Press.
- Di Meo, G. 2011. *Les murs invisibles. Femmes, genre et géographie sociale*. Paris: Armand Colin.
- Dris, N. 2004. "Espaces publics et limites. Les implications du genre dans les usages de la ville à Alger". Dans *Femmes et villes*, dirigé par S. Denèfle, 249-264. Tours: Presses Universitaires François-Rabelais.
- Garcia-Ramon, M.D. 2012. "Las diferencias que crea el lugar. Una mirada crítica a la hegemonía angloamericana en geografía". *Documents d'Anàlisi Geogràfica* 58 (2): 307-319.
- Garcia-Ramon, M.D., A. Ortiz, and et M. Prats. 2004. "Urban Planning, Gender and the Use of Public Space in a Peripheral Neighbourhood of Barcelona". *Cities* 21 (3): 215-223.
- Goffman, E. 1973. *La mise en scène de la vie quotidienne*. Paris: Éditions de Minuit.
- Katz, C. 2001. "Vagabond Capitalism and the Necessity of Social Reproduction". *Antipode* 33 (4): 709-728.
- Katz, C. 2004. *Growing Up Global: Economic Restructuring and Children's Everyday Lives*. Minneapolis: University of Minnesota Press.
- Keck, M.E., and K. Sikkink. 1998. *Activists beyond Borders*. Ithaca: Cornell University Press.
- Korosec-Serfaty, P. 1988. "La sociabilité publique et ses territoires. Places et espaces publics urbains". *Architecture et Comportement / Architecture Behaviour* 4 (2): 111-132.
- Le Bigot, E. 2022. *Pratiques de femmes dans les espaces publics: représentations, stratégies corporelles et inégalités sociales. Une comparaison entre Caen, Rouen et Portsmouth*. Thèse de doctorat, Université de Caen (Normandie).
- Le Renard, A. 2011. *Femmes et espaces publics en Arabie Saoudite*. Paris: Dalloz.
- Lieber, M. 2008. *Genre, violence et espaces publics. La vulnérabilité des femmes en question*. Paris: Presse de Sciences Po.
- Mekrini, S. 2022. *Femmes dans la ville. Territorialités, urbanités et espaces publics. Cas de Béni Mellal*. Thèse de doctorat, Institut National d'Aménagement et d'Urbanisme (INAU), Rabat.
- Monqid, S. 2006. *Les femmes marocaines et la modernité urbaine (le cas de la ville de Rabat). Stratégie d'appropriation des espaces privé/public*. Thèse de doctorat, Université de Tours.
- Nathalie, L., dir. 2011. *Géographie et Cultures 77: Commerce et culture, analyse géographique*.

- Navez-Bouchanine, F. 1992. "Espaces publics des villes marocaines". *Annales de la Recherche Urbaine* 57-58: 185-190.
- Paillé, P., et A. Mucchielli. 2012. *L'enquête qualitative. Approches théoriques et méthodologiques*. Paris: Armand Colin.
- Parazelli, M. 2002. *La rue attractive, parcours et pratiques identitaires des jeunes de la rue*. Montréal: Presses de l'Université du Québec.
- Raibaud, Y. 2012. "Genre et espaces du temps libre". *L'Information géographique*, 76 (2): 40-56.
- Raibaud, Y. 2015. *La ville, faite par et pour les hommes: dans l'espace urbain, une mixité en trompe-l'œil*. Paris: Belin.
- Raymond, H., N. Haumont, M.-G. Dezès, et H. Lefebvre. 2004. *L'habitat pavillonnaire*. Paris: L'Harmattan.
- Ripoll, F. 2005. "S'approprier l'espace... ou contester son appropriation?". *Norois* 195 (2): 29-42.
<https://doi.org/10.4000/norois.489>
- Sloterdijk, P. 2011. *Globes. Sphères II*. Paris: Éditions Pluriel.

Copyright (©) 2025 Soukaina Mekrini

Editorial format and graphical layout: copyright (©) LED Edizioni Universitarie



This work is licensed under a Creative Commons

Attribution-NonCommercial-NoDerivatives – 4.0 International License

How to cite this paper:

Mekrini, S. 2025. "De la place publique à la station de service. Genre, milieu social et pratiques spatiales: quelles articulations dans l'espace public au Maroc?". *Geography Notebooks / Quaderni di Geografia / Cahiers de Géographie / Cuadernos de Geografia* 8 (2): 55-83. <https://doi.org/10.7358/gn-2025-002-meks>